

Friedrich Ani

M

Une enquête de Tabor Süden

roman policier traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Jacqueline Chambon

First you dream, then you die.

CORNELL WOOLRICH

Première partie

Le jour des dix ans de la mort de son fils, Edith Liebergesell prit brusquement conscience qu'elle n'avait plus invité personne dans son appartement depuis un temps immémorial. Alors qu'elle était assise sur le canapé en cuir noir et attendait que coulent ses larmes, son regard s'échappa du cachot de ses yeux obscurcis par le souvenir et tomba sur l'assortiment de bougies qui étaient disposées côte à côte sur la bibliothèque basse, vertes et jaunes et rouges et blanches et brunes et beiges et violettes et ocre. Quatorze bougies, chacune haute de dix centimètres environ, sans décoration, toutes avec une mèche blanche, toutes achetées dans l'unique but de tenir compagnie par leur éclat joyeux aux invités en train de manger, de boire et de parler.

Voilà ce qu'Edith Liebergesell se représentait, pendant qu'elle se tenait assise au bord du canapé, la photo encadrée à la main : la présence naturelle de gens qui se sentaient proches même sans lumière électrique. Qui fumaient ou bien ne fumaient pas ; qui étaient célibataires ou d'authentiques solitaires ; qui, chez eux, avaient une famille ou bien un chien ; qui, lorsqu'ils parlaient, étaient entourés d'auditeurs et pas de gens réduits au mutisme ; qui se regardaient et s'embrassaient sur le pas de la porte et voulaient aider à débarrasser et à faire la vaisselle et n'avaient aucune chance face à la résolution de leur hôtesse. Qui laissaient derrière eux un silence dans lequel les bougies faisaient entendre la musique de leur crépitement, longtemps après minuit, quand le vin au fond des verres commençait à sécher ainsi que les reliefs de repas dans les assiettes.

Voilà comment tout aurait pu se passer, dit-elle en silence, et elle demanda à la photo dans ses mains pourquoi elle ne remarquait que maintenant qu'il n'y avait personne à part elle.

Puis des larmes. La chambre sombra devant ses yeux, et lorsqu'elle émergea, il faisait nuit noire devant les fenêtres et dans son appartement. Edith Liebergesell voulut se lever mais elle n'y parvint pas. Quelque chose – pas ses misérables kilos en trop, pas la douleur, pas le silence désespéré, pas la crainte de la lumière qu'elle allait être contrainte d'allumer – la força à rester assise et à ne pas lâcher la photo. Quelque chose qui la sidérait, qui lui fit lever la tête et regarder vers le couloir, à travers le cadre de la porte qui avait été sortie de ses gonds. Dans le couloir, tout était noir. Pourtant, quelque chose n'était pas comme d'habitude, quelque chose n'était pas dans l'ordre accoutumé, quelque chose poussait Edith Liebergesell à glisser encore plus au bord du canapé et à serrer les genoux et à retenir son souffle, jusqu'à pousser un profond soupir qui l'effraya elle-même.

La photo lui glissa des mains et tomba sur le parquet. Le verre ne se brisa pas. Elle se pencha, saisit un coin du cadre entre le pouce et l'index et le leva. Elle contempla le visage, familier et baigné d'ombres, du petit garçon aux yeux étroits et fatigués, puis elle regarda de nouveau vers la porte. Elle inspira profondément, la bouche ouverte, ce qui résonna comme un râle en plein sommeil, puis elle se leva d'un seul coup.

Ce qui venait tout juste de l'abatre et de la troubler semblait à présent jaillir hors d'elle comme dans une explosion.

À cet instant, une pensée fracassa toutes les autres, un sentiment devint incandescent en elle sans qu'elle sût ce qui avait pu l'allumer, cependant elle s'abandonna à lui sans résistance. C'est arrivé, pensa-t-elle du fond du cœur. Le moment est venu, aujourd'hui et à partir de cette heure.

Dix ans après l'enlèvement et l'assassinat d'Ingmar, Edith Liebergesell était debout dans son appartement, saisie par l'idée que son deuil n'était plus, désormais, un processus sanglant mais une cicatrice qui faisait partie d'elle comme sa voix. C'était une part de sa personnalité. La mort d'Ingmar n'appartenait plus au coupable,

mais à elle seule, sa mère. Pour un peu, elle se serait remise à pleurer. Elle reposa la photo encadrée sur l'étagère, appuya sur l'interrupteur à côté de la porte et décida d'allumer les bougies, toutes les quatorze, dix pour son fils, deux pour son père et deux pour elle. Juste avant de les distribuer dans le salon, le couloir, la cuisine et la salle de bains, elle fuma une cigarette, la fenêtre grande ouverte. Aurait-elle dû comprendre qu'elle n'avait aucun pouvoir sur les événements du passé et les échos de sa mémoire aussi longtemps que le meurtre d'Ingmar conférait un présent au coupable ?

Ce qu'il y avait de mieux dans les conversations avec son père, c'était la certitude qu'il pourrait les poursuivre éternellement. Il avait l'expérience de ce genre de conversation dans le crépuscule qui fuyait ou dans les ombres mouvantes d'une chambre. Il en vivait presque, à cause de Martin Heuer. Depuis de nombreuses années, qui ne comptaient même pas double et lui semblaient pourtant des décennies, Tabor Süden discutait avec son meilleur ami des affaires de la journée et déchargeait sur lui le bric-à-brac de ses pensées. Et avec qui d'autre aurait-il bien pu parler, en dehors de l'homme dont la proximité était son foyer depuis le jour où sa mère était morte ? Et depuis ce jour où son père avait décidé de disparaître, jusqu'à ce que, trois ans plus tard, il laisse réellement derrière lui une chaise vide, son blouson en cuir, une lettre incompréhensible et une cuisine sans le moindre pain de consolation.

Cela s'était passé un dimanche, deux jours avant le soir de Noël. Bien que Tabor eût déjà seize ans et l'habitude de s'appuyer contre les murs blancs de la solitude ainsi que de ne plus poser de questions à sa mère morte, à Dieu et à la Madone dans l'église – au lieu de cela, il lisait des poèmes, écoutait de la musique et étreignait les arbres dans la forêt –, la maison, cet après-midi-là, lui semblait être un vaisseau spatial oublié au plus profond de l'univers.

Et lorsqu'il sortit, l'obscurité le happa dans un tourbillon d'angoisse et de colère, dans lequel il aurait sans doute perdu ou étouffé tout espoir si son meilleur ami, tel un ange avec moustaches, parka et clope au bec, n'était pas apparu comme sorti du néant du monde. Martin le chassa sans détour du bord du lac et

le redirigea vers la Alte Schmiede¹, où Evi servait aussi de la bière aux adolescents, et avec un plaisir particulier à Tabor, qu'elle aurait ramené chez elle sur-le-champ si elle n'avait pas eu trente ans de plus que lui et un dangereux abruti pour époux. Plus tard, deux policiers étaient apparus, non pas pour faire appliquer la loi sur la protection des mineurs dans les établissements publics mais pour chercher le garçon que sa tante Lisbeth et son oncle Willibald avaient fait porter disparu. C'était chez ces deux-là que Tabor devait désormais vivre. Son père avait réglé au moins cela, secrètement, quoique seulement le jour de sa disparition, comme Süden l'apprit plus tard.

Au fond, Martin Heuer ne l'avait plus quitté à compter de ce moment – jusqu'à cette nuit où il avait grimpé dans une benne à ordures de Berg am Laim, avait refermé le couvercle et s'était tiré une balle de Heckler & Koch dans la tête. Cela faisait des années que les étoiles dans le ciel reflétaient la douleur noire de Martin, pourtant Süden n'avait pu empêcher son passage à l'acte. Depuis, il avait accepté qu'aucune culpabilité ne pèse sur lui – qu'aucune, en tout cas, dût peser sur lui, comme Martin le lui assurait sans relâche depuis les cieux.

Martin gisait à côté de Krescenzia Wohlgemuth, la veuve d'un épicier quincaillier, au cimetière Waldfriedhof, entouré de dizaines de milliers de morts, et il écoutait patiemment, parce qu'il n'avait pas le choix, les discours de Süden qui, aujourd'hui encore, recherchait des personnes disparues.

Depuis quelque temps, Süden parlait également avec son père, qui reposait à quelques centaines de mètres de la tombe de Martin. Cependant, Süden ne connaissait pas l'endroit exact où ses cendres avaient été enfouies à trois mètres sous terre, quelque part sur le terrain des anonymes, dans un de ces carrés couverts de terre dont seuls les fossoyeurs connaissaient l'ordonnancement.

À son retour à Munich – Süden n'avait pas la moindre idée de l'endroit où son père avait pu se fourrer pendant toutes ces années –, Branko Süden avait fait disposer par voie testamentaire

1. « La vieille forge. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

qu'on l'incinère et qu'on inhume anonymement son urne. Ainsi, se dit Süden, le cercle s'était refermé : jamais il ne saurait où son père était allé se fourrer de son vivant et jamais il ne saurait où étaient passées ses cendres après sa mort. Un étranger était mort, son père. Pourtant, Süden s'adressait à lui comme à un proche, sur le dos duquel il avait fait du cheval, dont la voix l'avait bercé dans son sommeil, dont il avait stoppé les penalties.

Ces discours n'étaient pas un fouillis de pensées, pas un murmure, la bouche mi-close. Lorsque Süden dialoguait avec son père, il n'avait pas d'égards pour les visiteurs épars dans le cimetière ou pour les corneilles qui voulaient picorer tranquillement dans l'herbe. Marchant en long et en large, agitant parfois sans faire expès une main en l'air, comme entraîné par ses propres paroles, il s'adressait à la terre d'une voix ferme. Il haranguait également les buissons, les hêtres et les sapins, dans la lumière qui baissait – avec, en fond sonore, le grondement monotone de l'autoroute toute proche et les cris des oiseaux bleu-noir qui, peut-être, craignaient pour leur domination vocale. Alors Süden levait la tête et les regardait entamer avec des battements d'ailes faussement pesants leur jeu du changement incessant de cime, dont le but était peut-être de le perturber ou de l'énerver jusqu'à ce que le destructeur de silence qu'il était comprît que cette partie du cimetière n'était pas une scène appropriée pour les bipèdes qui s'exhibaient comme lui.

Depuis sa jeunesse, Süden prenait les corneilles pour des envoyées de l'enfer. Il était convaincu qu'elles comprenaient chaque mot et que la nuit, lorsque les portes du cimetière étaient fermées, elles écoutaient le chant des morts à la flamme rouge et vacillante des chandelles et s'entraînaient à imiter leur voix afin, le jour venu, de consoler les vivants ou de se moquer d'eux. Süden ne se laissait pas déranger. Il s'adressait aux branchages ou bien se penchait vers une corneille qui sautillait diligemment devant lui, comme pour lui indiquer la sortie.

Mais il retournait toujours vers le muret et les buissons. C'était là que les parents des défunts, désespérés, laissaient les images et les cadeaux, les figurines en bois ou en plastique, les portraits plastifiés, les cierges et les bouquets de fleurs. Une décoration funéraire

pour des tombes invisibles, un rituel incantatoire dans un univers fait d'incompréhension.

Plusieurs fois, Süden avait été témoin des insultes dont une femme abreuvait sa sœur décédée parce qu'elle s'était « tirée comme ça, sans égard pour aucun de nous » et qu'elle s'était « enfouie dans la terre ni vu, ni connu, comme un chien ». Et un vieil homme frappait la terre de sa béquille jusqu'à l'épuisement en crachant des jurons et un nom que Süden ne distinguait pas à cette distance, ne s'arrêtant que lorsqu'une quinte de toux l'y forçait ou que sa béquille en tombant l'obligeait péniblement à se baisser.

L'un des fossoyeurs habillés de gris sombre – Süden persistait à les qualifier de croque-morts – lui avait appris que le nombre d'enterrements anonymes augmentait continuellement, on en était actuellement à près de neuf cents par an. « C'est que les gens ne veulent plus être une charge pour quiconque. »

Son père aussi, pensa Süden, ne voulait pas être une charge pour qui que ce soit, de son vivant déjà. C'était pour cette raison que Branko Süden avait disparu jadis, parce qu'il ne voulait plus infliger plus longtemps sa souffrance intérieure à son fils. En disparaissant dans l'anonymat, il avait pourtant augmenté cette charge à un degré insoutenable – pendant deux ans, en tout cas, jusqu'à ce que Tabor eût dix-huit ans et qu'il emménage dans son premier appartement en ville, avec Martin, le gardien de son seuil.

Il ne faisait plus de reproches à son père depuis longtemps. Il aurait simplement aimé parler avec lui. Il aurait aimé l'écouter. Il aurait aimé apprendre quelque chose de lui. Des trucs de père et de fils, adressés à l'air, à ses chaussures, à la corneille du voisinage. Pourtant, une expérience de douze ans au sein du service des personnes disparues de la Kripo lui avait appris que les trucs de père et de fils ou de mère et de fille et d'enfant et de famille et de frère et sœur restaient la plupart du temps des illusions, suscitées par la mort, la disparition ou la nécessité de continuer à vivre habité d'un sentiment de perte dont on n'était pas responsable.

Seize ans, se dit Süden, c'était le temps qu'il avait eu pour parler avec son père. Seize ans, c'était le nombre d'années qu'ils avaient vécu sous le même toit. Pendant seize ans, il n'y avait rien eu entre

eux en dehors du silence que le père léguait au fils et d'une brassée d'indulgences que le fils offrait au père à chacun de ses anniversaires, suite à quoi ils s'étreignaient. Après la mort de la mère, le legs du père devenait plus important encore et le cadeau du fils, plus dévoué, et ils s'étreignaient dans une proximité nouvelle qui n'était, en réalité, rien qu'un abîme. Puisqu'ils en avaient conscience tous les deux, que pouvait lui reprocher Süden, sur ce pré des anonymes ? À quel autre endroit son père inconnu aurait-il pu trouver son dernier repos ?

Jusqu'ici, Süden n'avait encore laissé aucun cadeau. Il n'aurait pas su lequel apporter. Pas question de donner l'unique photo qu'il possédait de son père. De plus – et en dépit, bizarrement, de l'éducation catholique qu'il avait reçue et de sa carrière de serviteur d'autel, Süden avait avancé jusqu'au stade de lecteur de la messe –, il se méfiait de la plupart des visiteurs de cimetière. Ils volaient. Celui qui chapardait des arrosoirs en plastique destinés à l'usage collectif et des bougies à couvercle posées sur la tombe d'autrui n'allait certainement pas reculer devant les cadeaux destinés aux anonymes. Et à moins qu'il ait mal vu au cours de sa dernière visite, il manquait cette fois-ci deux élans en peluche et une bougie à trois mèches. Ceci mis à part, se dit Süden, son père n'attendait pas de cadeau.

Avant de quitter le cimetière en ce premier jour de février, il dit quelques mots au sujet du cas qui l'occupait en ce moment, une disparition mystérieuse qu'il devait élucider pour le compte de l'agence Liebergesell.

L'amant – ou le compagnon ? – de la journaliste Mia Bischof était censé avoir disparu sans laisser de trace depuis plus d'une semaine. Au dire de la jeune femme, ce chauffeur de taxi de cinquante-quatre ans avait quitté son appartement le 22 janvier en fin d'après-midi pour aller commencer son service de nuit auprès de son employeur. Celui-ci cependant déclarait avoir reçu un coup de fil de son collaborateur Siegfried Denning l'informant qu'il avait la grippe, qu'il prenait quelques jours de congé et qu'il le rappellerait mercredi ou jeudi. Aux détectives, chez lesquels

elle s'était présentée deux jours auparavant, Mia Bischof avait dit qu'elle n'avait pu joindre Denning ni sur son portable, éteint en permanence, ni sur son fixe, déconnecté de tout répondeur, et qu'elle ne l'avait pas non plus trouvé chez lui. Elle ne possédait pas la clef de son appartement dans la Wilramstraße, mais des voisins lui auraient dit ne pas avoir vu Denning depuis longtemps. La police, raconta Süden à son père, lui conseillait la démarche habituelle : la patience. Comme rien ne laissait supposer un suicide ou un crime, qu'il n'existait donc pas, en l'état actuel des choses, une menace concrète pour la vie ou l'intégrité physique, les policiers ne pouvaient rien entreprendre. Le droit assurait à tout citoyen âgé de plus de dix-huit ans la liberté de s'en aller, de mettre les voiles, de prendre la clef des champs, sans prévenir.

Süden n'avait guère besoin d'expliquer cela plus en détail à son père. Branko Süden avait mis ce droit à profit.

Quant aux questions qu'il posait, Süden ne recevait aucune réponse satisfaisante, en dépit du fait qu'une des corneilles commentait en permanence son monologue, en se donnant de grands airs de surcroît. « Ils mentent tous ! » s'écria Süden dans sa direction. Il voulait parler des proches, des amis, des collègues, des amoureux, des compagnes, des époux. Il n'était pas rare que la disparition soudaine d'un être humain ouvre la porte recouverte de papier peint donnant sur un monde parallèle jusque-là soigneusement dissimulé et dans lequel chaque personne qui prétendait à présent être surprise et effrayée possédait son propre recoin, son coffre à soi bourré à craquer du bric-à-brac sentimental le plus personnel.

Quand exactement Denning et Mia Bischof s'étaient-ils rencontrés ? demanda Süden. Il y a environ un an de cela, avait répondu la journaliste. Le patron de la compagnie de taxis, lui, était convaincu que Denning avait une relation stable depuis au moins deux ans. Pourquoi Mia ne possédait-elle pas la clef de l'appartement de Denning, s'ils étaient si intimes ? Parce qu'il n'en avait pas reçu non plus de son appartement à elle ? Et pourquoi cela ? Denning avait-il réellement des tendances suicidaires, comme Mia y avait fait allusion devant les détectives de l'agence,

alors qu'elle n'en avait rien dit aux policiers, parce que cela lui « faisait honte » ? Elle se sentait honteuse, mais elle se rendait tout de même au commissariat. Pourquoi ? Elle pensait que la police rechercherait son ami de toute façon, puisqu'il avait disparu sans laisser de trace.

Les gens naïfs, dit Süden à son père, pensent peut-être ainsi, mais une journaliste de trente-huit ans, éclairée et intelligente, comme Mia Bischof ? Une femme comme elle éprouverait-elle de la gêne devant des policiers en raison des dépressions ou autres souffrances psychologiques de son partenaire ? Et cela, alors qu'après deux jours d'attente angoissée, elle avait décidé de faire quand même appel à la police ? Qu'est-ce qui ne collait pas dans sa façon d'agir ?

Ou bien Süden évaluait-il mal les choses ? C'était possible et cela lui était arrivé du temps où il était commissaire. Le premier des commandements, face à une disparition, était de ne pas songer à un cas comparable. Chaque personne disparue avait sa propre histoire, unique en son genre, avec ses origines et relations de cause à effet bien à elle. La vérité était souvent enfouie plus profondément que la cendre des anonymes au *Waldfriedhof*. Et de même qu'en cas de doutes légitimes quant à la cause d'un décès, un tribunal pouvait ordonner l'exhumation et un médecin légiste pouvait retrouver des traces de poison anorganique jusque dans les cendres, de même un enquêteur expérimenté pouvait s'enfoncer en creusant couche par couche jusqu'au centre du monde derrière le mur couvert de papier peint. Ce qu'il y trouvait ne correspondait quasiment jamais à ce qu'il savait déjà.

Autrefois, Süden avait traité chaque cas avec la plus grande intensité possible et il était devenu une part de ce monde secret pour l'éclaircissement duquel on le payait. Il avait décidé qu'il ne voulait plus de cela.

C'était aujourd'hui la première fois qu'il en parlait à son père. Dorénavant, il voulait afficher un comportement et une façon d'agir plus sobres, plus détendus, plus fonctionnels, y compris vis-à-vis de lui-même. Ce n'était pas, se dit-il une fois revenu près de l'autel en plein air couvert de petits cadeaux, une décision

consciente, plutôt un sentiment qui commençait à le guider. C'était décidé. Un calme inhabituel monta en lui, un souffle presque allègre transporta ses paroles au-dessus du champ. Au moment de lever le bras pour faire un signe d'adieu, comme il le faisait chaque fois qu'il prenait congé de son père, il s'interrompit et regarda le buisson sans feuilles, grisâtre, devant lequel il était. Le buisson était vide, il ne portait ni ornement, ni boule de sapin de Noël, ni couronne de lumière. Sans y avoir réfléchi au préalable, Süden ouvrit la fermeture éclair de son blouson en cuir et saisit le collier qu'il portait depuis qu'il avait treize ans. C'était un chaman indien qui lui avait fait cadeau du bandeau en cuir orné d'une pierre bleue. Dans la pierre était gravé un motif représentant un aigle. Aujourd'hui encore, Süden n'avait pas la moindre idée d'où son père connaissait cet homme, médecin, ou ses amis allemands. Ils avaient pris l'avion pour les États-Unis, dans l'espoir d'une dernière chance pour sa mère gravement malade. Mais elle était morte peu après leur retour. En dépit de cela, Süden avait toujours conservé le collier ainsi que le vieux tambour en bois de mélèze, tendu d'une peau de renne, dont l'Indien lui avait également fait cadeau.

À présent, l'amulette se balançait sur la branche sèche d'un buisson famélique, ébouriffé par le vent, à l'écart des autres cadeaux. Süden remonta la fermeture de son blouson, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux. Il était resté beaucoup plus longtemps dans le cimetière que prévu. Il devait se dépêcher. Sa collègue Patrizia l'attendait à l'agence d'investigation, pendant que son collègue Kreutzer accomplissait la mission qu'il lui avait confiée ce matin. En ce moment, ils n'étaient que trois, car leur patronne avait pris congé du lundi au vendredi, pour raisons personnelles.

Il n'allait pas se laisser bousculer. Il allait mettre posément un pied devant l'autre, sans nudité intérieure, détendu, comme il seyait à son âge et à son expérience.

Aurait-il dû se douter que le cas dont il avait parlé à son père allait le conduire à travers une porte recouverte de papier peint derrière laquelle son annihilation n'était plus qu'une question de temps ?